

Alain Quella-Villéger

# Évadées du harem

Affaire d'État et féminisme  
à Constantinople (1906)

---

André Versaille éditeur

## *Souvenirs d’Aziyadé*

Deux ans plus tôt, sur le Bosphore, le 16 avril 1904. Début d’après-midi au-delà de Thérapia – une crique sur la rive européenne, d’allure presque suisse grâce au luxueux hôtel Summer-Palace, si ne s’élevait à deux pas une humble mosquée. À l’écart, seul, auprès d’une mesure tenant lieu de café populaire, par vent glacé de nord-est soufflant en tempête, Pierre Loti attend...

La Turquie, l’écrivain la connaît bien. C’est son sixième voyage en terre ottomane et cette « seconde patrie » lui a déjà dicté plus d’une page exotique. Il l’a découverte à Smyrne, orientale et crasseuse, sous une pluie de février 1870. Entre Salonique et Constantinople, six ans plus tard, il a vécu une histoire d’amour sulfureuse et définitive, dont est né en 1879 son premier roman, *Aziyadé*. Sur les traces de la jeune femme, il est revenu pour des heures funèbres en octobre 1887, le temps d’écrire ensuite, à l’encre de la sombre mélancolie, son récit sédentaire *Fantôme d’Orient*. À quelques fugitives journées ensoleillées de 1890 s’est encore ajoutée la brève escale touristique d’un retour de Terre sainte, en mai 1894. Revenu cette fois pour dix-neuf mois de vie *alla turca*, Pierre Loti – au civil, le capitaine de frégate Julien Viaud – préside depuis le 10 septembre 1903 aux destinées peu hauturières de l’avisostationnaire de l’ambassade de France *Vautour*, un modeste contre-torpilleur à hélices.

L’annonce de son affectation a soulevé à Constantinople un véritable remous de curiosités, dont s’est réjoui l’officier Bargone : « La chose de premier plan, c’est que notre humble bateau sera demain commandé par l’un des plus grands hommes qui vivent à l’heure présente. L’ambassadeur et le Sultan lui-même ne pèseront évidemment pas lourd, d’ici deux ou trois siècles, en comparaison de Pierre Loti. Et tout un chacun le devine dès aujourd’hui. Beaucoup de fracas, par conséquent, et des échos sans nombre. Il est amusant de constater que

les gens considérables marquent uniformément la plus mauvaise humeur, – leur prestige risquant d’être, du coup, diminué, – tandis que les humbles figurants, tels mes camarades et moi-même, ne dissimulent pas une ivresse sans mélange. » L’ivresse du principal concerné est d’une autre nature. Dès sa prise de commandement, une prégnante sensation l’a envahi ; depuis bien longtemps, il n’avait senti si présente Aziyadé : « C’est elle qui m’a ramené ici, la chère petite morte. Et comme je suis seul dans la vie, à cette heure ! »

Tout de même, vingt-six ans ont passé depuis la passion pour celle qui s’appelait en réalité Hatidjè. Vingt-six années qui, de Julien Viaud, ont fait Pierre Loti et, de Pierre Loti, le grand ami des Turcs que le peintre Lévy-Dhurmer a immortalisé devant coupoles et minarets découpant leurs silhouettes sur un ciel doré de soleil couchant. Un tel décor orientaliste sied bien à l’ancien amant de Hatidjè, éternel amoureux de cette cité, à ses yeux menacée par une Europe « épileptique » qui y déverse ses alcools, ses complets gris, sans compter les affiches-réclames allemandes...

Désormais romancier célèbre, il a ses habitudes dans la métropole ottomane. Des bals de l’ambassade de France jusqu’aux cérémonies fastueuses du *selamlık* au palais d’Yildiz, on le compte parmi les invités choyés du sultan Abdul-Hamid II. Il rend volontiers visite au khédivé égyptien Abbas Hilmi, sur la rive opposée, accepte l’invitation du préfet de la ville, Redvan pacha, à l’*iftar* de ramadan<sup>1</sup>, ou bien se complaît chez l’ambassadeur de Perse, au milieu d’un luxe d’Orient, au son mélancolique des guitares persanes. Les voyageurs de passage et de marque vont le rencontrer comme on visite un monument : le poète Henri de Régnier ou le peintre Clairin ont récemment profité de sa table de bord.

L’homme prend des cours de turc, fume le narghilé, porte le fez pour circuler sous les arbres du village de Beïcos ou bien dans le quartier de Sultan Selim Djami. Il écoute les derviches hurleurs de Scutari et se mêle avec plaisir à la vie des gens ordinaires – promenades nocturnes dans les bas-fonds comprises. Le quotidien francophone *Stamboul* fait régulièrement écho à son emploi du temps de marin et d’homme de lettres, y compris dernièrement au sujet du « baptême allégorique » d’une... chatte. Se laissant aller à quelque caprice d’esthète,

---

<sup>1</sup> Le dîner d’apparat qui clôt la journée d’abstinence, pendant ce mois de carême.

grisante, trempée dans la confiture de roses. Elles ont rêvé d'être Aziyadé – ou bien de devenir homme et marin pour se rendre en Turquie : « Les minarets, les coupoles des mosquées, je les ai vus, dit l'une. Je me suis promenée le long du Bosphore, j'ai été en *caïque* aux Eaux-Douces d'Asie. Et j'ai aimé Stamboul. » De La Rochelle ou de Bastia, de Hanoï ou de Rio de Janeiro, anonyme ou affublé d'un pseudonyme façon « Lys sauvage », le chœur des pleureuses, des amoureuses platoniques, mais aussi des excellentes lectrices – la troisième sorte de lettres féminines reçues – voue une dévotion inconditionnelle au maître. « Rien n'a été exagéré quant à la popularité de Pierre Loti parmi les femmes turques », témoigne la « reporterresse » au nom viril Marc Hélys, qui ajoute avec exagération que toutes en ont la tête tournée, jusqu'à celles qui ne comprennent pas le français et ne peuvent évidemment le lire ! Si les plus lettrées apprennent par cœur certains passages de ses romans, si d'autres s'exercent à écrire comme lui des phrases harmonieuses et aquarellées, les plus humbles connaissent son nom et son amour pour leur pays et la journaliste trouve « quelque chose de touchant dans ce culte confiant et naïf des pauvres et des ignorantes pour un homme, un Européen, un grand personnage qu'elles n'avaient aucune chance ni aucun espoir d'approcher ».

### *Lettre anonyme*

Si Pierre Loti fait les cent pas près du Bosphore, ce 16 avril 1904, c'est qu'une lettre de femme, une de plus, a retenu récemment son attention. Une lettre signée *Nour-el-Nissâ*, ce que l'on peut traduire de l'arabe par « *Lumière des femmes* », et qui commençait ainsi : « Vous souvenez-vous qu'une jeune femme vous écrivit un jour en vous disant les émotions éveillées en son âme par la lecture d'*Aziyadé* ? Si oui, nous sommes d'anciens amis, car en avoir gardé ce souvenir est presque de votre part une marque d'amitié, au moins de sympathie. Eh bien ! aujourd'hui, cette jeune Turque, devenue ambitieuse, veut plus encore : elle veut vous voir, elle veut connaître l'auteur aimé lu cent fois, et à chaque lecture avec plus d'émotion encore. [...] Mais peut-être avez-vous oublié Aziyadé... et peut-être ses sœurs ne vous intéressent-elles plus... Si cependant vous aviez le désir de lire dans l'âme de l'*Aziyadé* d'aujourd'hui, répondez-moi et à samedi. »

un kilomètre au nord de Thérapia. Loti connaît bien les lieux, le *Vautour* y étant attaché à la haute saison, en alternance avec l'embarcadère hivernal de Top-hané, en ville, à une vingtaine de kilomètres de là –, encore mouille-t-il plutôt, vu sa taille et faute de place, de l'autre côté du Bosphore, à Beïcos, dans une baie charmante de la rive asiatique. L'écrivain a jugé l'endroit éloigné, mais il a le mérite d'être à l'écart. Kiretch Bournou fait face à Buyukdéré – village étagé sur la colline, comme son étymologie l'indique. En cette saison, cet endroit de la corniche est désert ; les maisons de villégiature sont vides, fermées. Il n'y aura pas de témoins.

Loti a répondu à la lettre impérative. Par prudence, il a dicté une réponse et seulement signé d'un « L » peu compromettant : « Non, je n'ai rien oublié. Mais c'est bien loin d'ici ce rendez-vous auquel vous ne viendrez peut-être pas, et tout cela est d'ailleurs bien invraisemblable. Enfin, la mystification ne sera pas bien grande puisque j'ai besoin d'aller à Thérapia visiter une maison, autant y aller samedi qu'un autre jour *s'il fait beau* et je passerai à l'heure dite au café pour ne pas vous faire de peine, au cas où ce serait sérieux. » Loti ne cherche pas de maison ; il s'invente une excuse pour ne pas risquer le ridicule de sembler venir tout exprès, mais il aime bien jouer avec l'invraisemblance. En mal d'amitié, d'aventure – et d'aventures ? –, il ne demande qu'à se laisser emporter par un peu de fantaisie inattendue. Mesurant ses craintes, l'admiratrice inconnue a envoyé un second billet : « Vous serez convaincu samedi si vous ne l'êtes déjà, que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » À la suite de cet emprunt à *L'Art poétique* de Boileau, quelques caractères turcs ont été ajoutés, ceux d'un dicton qu'on peut traduire par « *Une Parole, un Dieu* »...

### *Trois énigmes noires*

Déposé par un *talika*<sup>4</sup>, voici l'écrivain qui, dans le vent trop froid d'avril, patiente, maintenant assis sur un banc, serré dans son carrick gris. Son journal intime en garde le souvenir précis : « C'est aujourd'hui le rendez-vous que m'a donné la mystérieuse dame turque, Nour-el-Nissâ, – et le rendez-vous est si loin dans la campagne que

---

<sup>4</sup> Voiture attelée à quatre roues et fermée par des vitres ou des rideaux, d'un modèle plutôt usité à la campagne.

préparatifs de noces, trousseau venu d'Europe, essayage de toilettes somptueuses, musique « à la franque ». Mais, Zennour, très pâle sous son voile blanc, fut sur le point de s'évanouir lorsqu'elle descendit l'escalier, voyant son mari pour la première fois. Ils se saluèrent, le jeune homme lui offrit le bras, et il fallut ensuite gravir les marches, affronter une centaine d'invités, passer entre deux haies de *hanoums* en grand décolleté, couvertes de bijoux sur leur lourde toilette de damas. Zennour confia alors à son mari :

– Oh ! Plaignez-moi pour cette corvée, je n'en puis déjà plus...

Le soir, les nouveaux époux ont rejoint leur foyer conjugal et une première conversation est entamée. Cette femme instruite, intelligente, délicate, hautaine envers l'être supposé sans idéal ni caractère, simplement venu à ses yeux réclamer ce qu'il appelait ses « droits », a alors prévenu l'impétrant :

– Je veux bien, pendant un certain temps, supporter cette vie inepte et emprisonnée que votre présence m'apporte ; mais si, dans deux ans, vous n'êtes pas nommé en Europe, dans n'importe quel petit consulat, je vous quitte !

Novice, le mari a conclu à de l'enfantillage. Il s'est rassuré à l'idée que les usages et les fenêtres grillagées ne permettraient jamais une telle fin. On le dit doué de grandes qualités, plein d'égards et d'attentions, mais son épouse s'est installée dans une dépressive attente, quitte à faire la vie dure à celui dont la tare principale est de n'avoir point été choisi par elle.

Sa sœur Nouryé a également vécu cette journée de mariage comme un enterrement. Elle, qui dit ne fonder alors son bonheur que sur son aînée, est effondrée : « Tout le reste de la nuit, j'ai pleuré, on m'avait enlevé mon trésor [...]. Zennour est partie, mon père me néglige affreusement. Et moi, qui ai tant besoin de tendresse et d'affection pour vivre, je me sens perdue. » Nouryé a dix-huit ans, moins grande, son visage est éclatant, plus rond, tout en fraîcheur, au sourire charmeur, aux yeux marron foncé. Nouryé jouit d'une forte personnalité, plutôt sociable.

Zennour et sa cadette Nouryé ont des ancêtres hauts en couleur. Leur grand-père décédé, Rechad bey, était d'origine française : né Hyacinthe Ulysse Blosset, marquis de Châteauneuf, dans un village de l'Isère, Saint-Romans. Officier passé par Saint-Cyr, attaché au

d'or légèrement bleutées. » Sous la chevelure rousse, il n'y a guère d'exact que la paire de lunettes. Noury bey loue, au nord de Constantinople, à Buyukdéré, une magnifique propriété. Lorsqu'on fête l'anniversaire de l'accession au trône du sultan, en septembre 1905, il rivalise avec ses voisins de luxe et d'illuminations électriques. Le *Stamboul* remarque qu'« une longue galerie formée de nombreux portiques longeait la façade du *yali*, un salon avait été disposé au moyen de riches tapis et de superbes étoffes, l'affluence y était énorme. On a servi des sorbets et des glaces toute la nuit. Une musique a fait entendre les morceaux les plus harmonieux de son répertoire. »

### *Un Occident de mots*

C'est un milieu cultivé et raffiné. Les deux sœurs sont douées pour les arts : Nouryé chante et rêve d'écrire ; Zennour a un réel talent de musicienne : « Jeune fille du monde, pianiste exquise : M<sup>lle</sup> Zennour est l'auteur de délicieuses mélodies », peut-on lire dans le n<sup>o</sup>1 du *Conseil des femmes*, du 15 octobre 1902. Elles parlent couramment français et anglais, lisent et savent s'exprimer en italien, en allemand, ont appris suffisamment d'arabe pour étudier le Coran, assez de persan pour apprécier les poètes avec une délectation érudite ; un peu de grec et de russe aussi. Les deux sœurs ont un solide bagage de réflexion critique qui les expose à ne pas accepter facilement une morne existence. Elles ont dévoré beaucoup de livres et se sont fabriquées un Occident de mots. Pierre Loti en fait partie.

Si la France exerce une attraction très forte sur les jeunes femmes, ce n'est pas seulement en raison d'ancêtres étonnants, c'est également dû à Maria Gomy de Beauregard, qui assura une partie de leur instruction. Cette orpheline de bonne famille née à Poitiers, mais ruinée, considérant comme une honte l'obligation de travailler pour gagner sa vie, avait préféré s'acquitter de cette nécessité sociale à l'écart des témoins. Mehmed Noury bey l'aurait rencontrée à Paris chez ses cousins et lui proposa de venir assurer l'instruction française de ses enfants. Elle arriva par le bateau, avec d'énormes malles, des caisses à chapeau, des ballots de livres. Nouryé la plaindra, dans ses mémoires : « Que pensait-elle, nos leçons finies, notre promenade terminée, de ce pays où elle était venue vivre ? Comment le climat, cette nourriture de pâtes et de légumes, de fruits, de

vous la confier. – Mais comment vous conduire là ? Ne serait-ce pas bien dangereux ? »

Loti part à la mi-mai pour les Dardanelles, avant de rallier Athènes en juin-juillet. Ciel sombre, moral de même.

Le trio est alors censé séjourner à Smyrne. Les lettres écrites de Stamboul ou de la résidence des Noury bey sur le Haut-Bosphore, ainsi que celles venues de Paris, transitent donc par Smyrne, avec la même complicité d'un ami allemand, doublée de celle d'un homme de confiance sur la côte asiatique, pour y être réexpédiées dûment timbrées du *vilayet* anatolien. Les trois écritures s'entremêlent toujours. Il faut donc désormais raconter, non seulement l'existence des femmes turques en général, mais des existences particulières de femmes turques, et pour cela les inventer. À commencer pour la plus fictive des trois, celle de Leyla (Marie Lera), qui annonce brutalement à Loti : « J'aimerais vous raconter ma vie. Tant de peines déjà l'ont remplie qu'elle me paraît longue, et qu'elle est lourde. »

L'été 1904 se passe ainsi à alimenter le confident éloigné de missives datées de « la demeure aux roses ». Le talent littéraire de Marie Lera, bien documentée par ses amies, lui permet d'adresser des pages d'une grande teneur poétique et sentimentale. Zennour et Nouryé envoient de courts billets, mais c'est à Marie Lera qu'incombe la tâche ardue des lettres « sérieuses » : « En ce temps-là de notre vie, je ne dirai pas que nous fussions malheureuses. Tout nous souriait. Autour de nous, on était heureux, de ce bonheur négatif, qui se contente de la paix et de la sécurité du jour qui passe et de celui qui vient [...] nous n'avions jamais pensé alors que nous pouvions être à plaindre. » Loti se laisse prendre à ce « commencement de la mélancolique et charmante confession », et peut-être s'éprend, il l'avoue, « avec un intérêt affectueux tout spécial ». Il en redemande : « Mais pourquoi dire qu'à présent nous ne nous reverrons plus ? Vous ai-je donc déçue tant que cela ? Puisqu'il n'y a jamais eu et ne peut jamais y avoir aucune équivoque dans notre amitié, pourquoi me faire cette peine ? Je voudrais tant vous revoir au contraire. Peut-être pourrais-je rendre un peu service à vos sœurs musulmanes en parlant d'elles ; pour cela, il me faudrait les connaître un peu, par vous. » Le poisson mord, l'écrivain est pris au piège !

Qu'à cela ne tienne ! À son amie redevenue parisienne, Nouryé recommande, le 2 juillet, un ton plus personnel : « Pas beaucoup de détails,

si vous voulez, mais du sentiment. » Marie-Leyla rédige désormais à la première personne et tisse ainsi avec Loti une relation confidentielle plus forte. Elle raconte son amour secret pour un beau garçon vu jadis au *selamlık*, avant qu'elle ne prenne le voile, Kemal, aide de camp de *pacha* croisé plus tard sur un *caïque* ; puis son mariage forcé avec un inconnu : « Sous les doigts de mon mari arrachant les fils d'argent de mon voile, ainsi s'envolèrent mes premières illusions. » Censée écrire de son kiosque de bois ajouré, dans un *konak* du vieux temps avec une petite esclave circassienne ne comprenant pas les plaintes de sa maîtresse, Marie plante le décor, montre l'envers d'un ermitage heureux, parle robes à longues traînes, « grand nègre », joueuses de luth et soir couchant. Les formules lapidaires s'enchaînent : « Notre âme s'échappe et se rebelle », « Et pourtant de combien de concessions et de sacrifices ne l'avons-nous pas payée, cette indépendance de notre âme ? »

Rentrées à Stamboul depuis la fin juin (elles sont supposées de retour, du moins, puisque leur absence était fictive), Zennour et Nouryé écrivent directement leurs propres confessions et, parallèlement, transmettent à Marie suffisamment de potins « p  rotos » pour qu'elle en agrémente sa prose. Marie fait, par exemple, semblant d'avoir croisé Loti récemment : « Quelle impression étrange et nouvelle, par exemple, de savoir que, dans la foule européenne des Eaux-Douces, on a un ami : parmi tant d'étrangers, d'indifférents, d'inconnus, qui le resteront à jamais, de se dire qu'à cette heure peut-être des yeux vous cherchent, et un cœur vous envoie une pensée de sympathie. Vous ne m'y avez pas vue, cachée sous mon voile épais. Mais, j'étais là pourtant, heureuse d'être invisible. »

Sa très longue lettre du 1<sup>er</sup> septembre achève de le convaincre d'  couvrir par la plume en faveur de ses sœurs musulmanes. Marie l'en loue : « Soyez béni pour cette pensée [...] Merci pour toutes ; mais merci pour nous, pour moi. Vous nous donnerez la seule joie profonde et vraie qui pût éclairer notre vie. Ah ! oui, dites la souffrance de ces pauvres   mes, ail  es maintenant, que l'on tient captives, et qu'ils étouffent, ces cœurs où bouillonne une sève jeune et généreuse, et auxquels l'action est interdite ; qui ne peuvent rien faire, pas même du bien ; qui se dévorent et s'usent en rêves irréalisables. Des vies où il n'y a rien ! »

Mais les mots ne peuvent éternellement suffire. En l'absence de Marie, les sœurs Noury bey décident de se montrer à nouveau. Six

*Ramadan*

De Marseille, Marie Lera revient à Stamboul au début du ramadan 1904 – qui commence, cette année-là, le 8 novembre. Il pleut, mais les mosquées, le soir, s'illuminent de milliers de lanternes. La fête religieuse donnant un peu de liberté de circulation, et plus tardivement jusqu'à l'heure de l'*iftar*, celle du « 15 Ramazan » offre aux élégantes stambouliotes l'occasion de se promener en calèche, arborant pour toilettes de gala *fêradjé* de soie claire et *yachmak* en mousseline blanche. Le trio en profite pour donner rendez-vous à Pierre Loti en milieu d'après-midi, entre Chah Zahdé Bachi (la Shezadé : Mosquée des Princes) et celle de Bézazid, mais, dans le flot d'un millier de véhicules chamarrés, l'écrivain ne peut pas identifier ses amies voilées.

Échec d'autant plus regrettable que, dans l'immédiat, malade de l'influenza, Loti va être hospitalisé pour trois semaines – ce qui annule tout projet de nouveau rendez-vous dans la maison de l'amie Djéjan. C'est donc à l'Hôpital français de Taxim (où se situe l'actuel Consulat général de France, sur l'Istiklal Caddesi) que, le 26 novembre, sous la protection rigide d'une sœur Pauline stupéfaite, chargés de bouquets de roses et engoncés dans leurs *tcharchafs*, « trois gentils fantômes noirs, aux impénétrables voiles » viennent lui rendre visite. Ce jour-là, le trio, qui laisse derrière lui un bruissement de soie et la senteur tenace d'un parfum de femmes, joue sur la corde de la jalousie envers toutes les autres amitiés turques de Loti, mais l'écrivain a la gentillesse de leur répondre qu'elles seront à son départ son « seul souvenir ». Ces dames turques arpentent à nouveau les couloirs de l'établissement, le 1<sup>er</sup> décembre. Nouryé a dès lors le privilège des démarches et de la conversation, ayant plus d'aplomb et de répartie face à « madame sœur » et au planton de service !

À sa sortie, Loti peut enfin les rencontrer, le 12, au domicile des « demoiselles D. » (Germaine et Valentine de Dudzeele), que Loti qualifie de « gentilles confidentes ». Complices même, puisque la rencontre est organisée chez elles. Une jeune Grecque fait le guet ; une lampe allumée à la fenêtre témoigne de la présence de l'écrivain. Le trio en grande toilette y rejoint Loti pour une démonstration de mode inattendue. Les sœurs Dudzeele saluent opportunément Marie Lera par son faux prénom, Leyla. Le regard de Loti va de l'une à l'autre, ne perdant ni un pli, ni un détail du *tcharchaf* de fantaisie clair et coquet,

de marine Picard est peu sensible à ces efforts. Il notera : « Un jour où j'étais de garde, Loti me confia que de jeunes personnes turques viendraient à bord le voir et qu'il fallait les faire entrer discrètement. En effet, il vint deux <sup>16</sup> jeunes personnes, assez médiocrement fagotées, comme le sont les femmes turques lorsqu'elles empruntent les habits de leur femme de chambre et s'imaginent avoir la liberté des femmes européennes » ! Cette escapade bien imprudente excite Loti : « L'exil est le moins qu'elles risquent à ce jeu, et c'est une chose si audacieuse que, si on la racontait à Constantinople, personne n'y voudrait croire. »

Il fait un temps idéalement beau. À une heure et demie, dans le canot à vapeur du stationnaire, Loti va les prendre au quai de Top-hané, pour les mener passer une heure à bord. Leur voiture fermée est là qui stationne. « Oh ! leurs airs de décision et d'effarement ! Elles ont mis des chapeaux, des costumes européens pour la première fois de leur vie, et je ne les reconnais plus. Ce sont les Dudzele qui ont prêté ces déguisements. Un peu étranges, trop voilées, mais jolies et élégantes quand même. Elles ont des joies inquiètes de prisonnières évadées. Mes officiers flairent bien quelque chose d'anormal, en voyant l'épaisseur des voiles... Par mon sabord, avec la jumelle, elles regardent là-bas les fenêtres grillées de leur demeure – Le retour, encore plus dangereux que le départ, les terrorise. »

Les trois femmes, pour occidentales qu'elles soient durant ces quelques heures – mais, cette fois, la Française Marie Lera imite une Turque jouant à faire l'Européenne ! –, ne retirent ni leurs voilettes, ni leurs chapeaux très parisiens. Pourtant, le domestique Osman se souviendra que seule, Leyla resta voilée et il pense que « c'était pour cacher son âge ». Zennour s'installe au piano, suivie par Loti qui enchaîne un *Nocturne* de Chopin ; on boit du champagne – tant pis pour l'islam !

Marie se dit déçue par l'intérieur de la cabine de l'officier de marine : ni luxe, ni bureau d'écrivain, rien d'un palais flottant, rien d'une tour d'ivoire ; un piano certes, mais pas de décorations superflues sur les cloisons. Au sol, tout de même, une présence insolite, un « étrange objet » : une pierre tombale ! Zennour et Nouryé s'approchent, décryptent l'épithaphe ottomane et lisent à mi-voix le nom de Hatidjè... Il s'agit de la véritable stèle frontale de la sépulture de la petite Circassienne, « un *turbé* féminin, effrité, rongé par le temps ».

---

<sup>16</sup> Marie indique trois et le fidèle Osman confirme ce nombre.

Cette description précise authentifie sans ambiguïté pour ceux qui en douteraient encore que l'originale a bien été enlevée du cimetière (le 8 mars 1904, pour être exact, le dévoué Hassan l'a discrètement apportée à bord). Pour la protéger de l'oubli et de la destruction, l'ayant trouvée brisée et tombée dans l'herbe en novembre 1903, Pierre Loti l'a fait remplacer par une copie à l'identique, une réplique réalisée en avril-mai par un marbrier. L'écrivain emportera la « vraie » stèle afin de l'installer dans la « mosquée » de sa maison de Rochefort. Geste sacrilège, mais pieuse intention fétichiste.

Les visiteuses sont doublement déçues : Loti, comme héros de roman, est décidément inférieur à tout ce qu'elles avaient pu imaginer. Elles auraient bien voulu être kidnappées par le bateau jusqu'à la Marmara, ou qu'au moins le seigneur des lieux fût généreux : « Pas le moindre brimborion en souvenir d'une équipée où nous avons tant risqué ! Pas un bouquet ! » L'un des témoins, Osman Daney, gardera un souvenir peu amène de ces visiteuses : « Je leur servis à goûter. [...] pour ces trois femmes qui n'en valaient pas la peine, j'ai chanté *Le Credo du paysan*<sup>17</sup>. Mon pauvre Monsieur m'accompagnait au piano. »

Elles repartent, inquiètes tout de même à l'idée d'être reconnues ainsi déguisées et rudement cahotées à travers les mauvaises rues de la ville. Le cocher, circonvenu par un gros pourboire, ne se fait pas prier pour les reconduire au domicile de Zennour, où la petite servante grecque les guette afin d'ouvrir rapidement et de leur permettre de cacher tout aussi vite manteaux et chapeaux compromettants.

### *Pour l'honneur de l'islam*

Pour Marie/Leyla, il s'agit de l'ultime rencontre avec l'académicien français. Elle lui a annoncé que sa grand-mère l'emmène pour l'hiver à Smyrne, dont le climat convient mieux à sa santé délicate. Loti a sollicité, presque supplié, sans succès, un dernier rendez-vous : « Ne pourriez-vous, Madame, revenir une fois avant le grand départ ? Je vous reverrais voilée, et je réentendrais votre voix derrière le voile... Tristement, P. Loti. » Marie repart dans la deuxième quinzaine

---

<sup>17</sup> Une pieuse chanson de 1890, paroles de S. et F. Borel, musique de Gustave Goublier : « Je crois, en toi, maître de la nature / Toi, dont le nom divin remplit l'immensité », etc.

de décembre – on la sait à Paris pour Noël. Elle laisse à ses amies quelques enveloppes dont l'adresse pour Loti est de sa plume, et même une courte lettre de vœux datée du 1<sup>er</sup> janvier 1905. Ses lettres vont de nouveau circuler de Paris à Smyrne, puis revenir à la poste allemande de Galata, avant d'être lues par leur destinataire.

À cette époque, la stratégie des trois amies a d'ailleurs changé. Jusqu'alors, il s'agissait de préparer pour Loti « quelque joli souvenir », de lui faire « vivre un roman ». Désormais, non seulement, il doit être au centre de ce roman, mais la documentation et l'atmosphère morale ne suffisent pas, il faut aussi agrémenter les témoignages de confidences plus intimes, tisser la trame et planter des incidents qui en nourriront le synopsis. Leyla l'a prévenu qu'elle n'imagine pas le héros en séducteur torride, mais façon homme marié se laissant charmer par un peu d'amour fantasmé, sans plus : « Je n'en ferais pas un de ces êtres fatals qui sèment le malheur et s'en vont. J'en ferais seulement un artiste, un dilettante. » Et l'héroïne turque ne serait pas du genre à n'être que sa maîtresse ! Ce sont quasiment des avertissements personnels. Si Leyla imagine la mort de l'héroïne, ce ne serait point par amour, mais par déception existentielle, « étouffée par ses rêves, brisée par ses entraves ».

Loti n'est pas un inventeur d'histoires, il est plutôt un sensitif qui a besoin d'émotions artistiques, de sensations fortes, et Leyla lui a bien exposé, dans sa lettre du 13 décembre, combien elle pourrait avec ses amies lui fournir une « tranche de vie », des pages qui concerneraient la vie musulmane, la vie intime de l'Orient racontée par des Orientales : « Nous y ferions vivre une famille. » Marie n'a pas pour ambition de devenir l'héroïne principale de cette intrigue. Si elle a en tête des plans possibles de roman avec, selon ses mots, des situations « arrivables », elle sait fort bien que Loti traitera le sujet à sa façon. N'a-t-il pas dit un jour à l'une d'elles :

– C'est le premier livre qui me fait tant penser... Je ne sais pas si vous l'aimerez, et je veux que vous l'aimiez.

– Oubliez que nous devons le lire. Et faites comme si jamais il ne devait tomber sous nos yeux. Oubliez-nous !

De Paris, prise à son propre jeu de dédoublement en noircissant des pages circonstanciées, Marie continue donc de s'inventer un passé turc et dramatique. Elle se doit d'être encore l'Orientale désenchantée qui rêva

## *Gare de Sirkedji*

Zennour et Nouryé Noury bey sont passées à l'acte. Le 8 janvier 1906, elles ont pris le train... Toutes deux avaient depuis longtemps dans la tête un rêve de fuite éperdue : « Nous avons, des années durant, ma sœur et moi, songé à ce départ. Nous en avons gardé le dramatique secret. »<sup>33</sup>

En décembre, une sorte de complot s'est ourdi dans l'obscurité d'une chambre où se balançait la flamme d'une bougie, tandis qu'aux fenêtres battait la tempête. La grande décision a alors été prise, résultat d'une mûre réflexion, d'une très ancienne prise de conscience révoluée : partir vers l'Europe, l'autre Europe...

– Il y a longtemps que nous supportons cette vie épouvantable, s'exclame Nouryé. Mais, aujourd'hui, nous n'en pouvons plus ! Nous voulons fuir cette atmosphère de barbarie, cet Orient fermé où l'existence ne nous est plus permise !

L'homme qui les escorte, un jeune Allemand, grand blond aux yeux bleus comme il se doit, est l'un des responsables de la Poste allemande de Galata. Nouryé y a fait sa connaissance en déposant régulièrement son courrier destiné à l'Europe, un courrier international fort surveillé par le régime hamidien. Hensel, qui parle français, a eu la complaisance d'en faciliter l'expédition clandestine, dans quelque arrière-bureau sombre et exigu, et d'en réceptionner tout aussi diligemment les réponses. Complice de lettres qui n'étaient pas forcément sentimentales, il a fini par parler d'amour à la jeune femme. Nouryé a eu l'habileté de ne pas refuser cette flamme généreuse, sans se soucier autrement des usages. L'audacieux n'a pas hésité à la rejoindre à Smyrne, où elle séjournait en famille durant le printemps 1905, et à jouer au fiancé avec une passion toute glacée que les circonstances,

---

<sup>33</sup> Mais Loti le savait. Il le signale dans son journal intime, le 28 mars 1905 (cf. ci-dessus p. 63).

grommelle en turc, emporte le passeport. Vingt minutes s'écoulent. On s'agite autour du train, on parle fort.

– Si, par hasard, nous sommes découvertes, annonce théâtralement l'une des fugitives, il n'y aura point de pardon pour nous ; il n'y aura point de justice, point de clémence, ce sera la mort, la mort – et quelle mort !

Deux coups secs à la porte annoncent le contrôleur. Le douanier s'adresse aux femmes, en français. Bagages ? Les voici. Regard hâtif, aucune autre question. Le convoi repart avec ses passagères, affolées. Quelques guérites de chaque côté de la voie, un premier soldat bulgare ; la frontière est franchie... Sont-elles libres, pour autant ?

Le train traverse à toute vapeur la campagne recouverte de neige. Des soldats surveillent les voies ; tout paraît calme et heureux dans l'aurore qui élargit l'horizon. Nouryé s'extasie face au paysage qui se déploie : « des petites stations bulgares où des paysannes à joues rouges et châles de couleur attendent avec beaucoup de sérieux la correspondance. Des steppes encore et encore, et des petits bois, de temps à autre, où les arbres sont penchés sous des amoncellements de neige. Tout cela est blanc, les yeux sont éblouis à force de regarder. » À sept heures du soir, étape en gare de Sofia. Zennour et Mirièm, un peu inconscientes, descendent acheter quelques cartes postales. Nouryé remarque un individu, coiffé d'un fez, qui les observe avec attention, puis gagne le bureau télégraphique d'où il envoie manifestement une dépêche. Inquiètes à nouveau, les fugitives dînent enfermées dans leur compartiment. Plus que jamais, bien que le train atteigne en soirée la frontière serbo-bulgare, à Tsaribrod, et que l'ami Hensel soit venu les rassurer de temps à autre, les trois femmes craignent pour leur vie. Le *Conventionnel*, dépassant Nisch, se fraie un chemin au milieu d'étroits défilés. Nouryé finit par s'endormir.

Le 10 janvier, vers cinq heures du matin, une violente lumière les réveille : voici Belgrade et sa gare bondée de civils et de soldats, dont un régiment en ligne sur le quai, l'arme au pied.

– Ouvrez ! crie une voix impérieuse.

La voix virile répète son ordre. Mirièm descend précipitamment de sa couchette et passe une robe, ouvre, sort et se voit remettre par le contrôleur du wagon un rapport de police : obligation pour les trois femmes de descendre immédiatement.

– Nous n'avons pas à descendre ! répond-elle, feignant de ne pas comprendre. Nous ne sommes pas encore arrivées à destination !

de la frontière autrichienne. Au soir du dimanche 21, les adieux commencent : Zennour chez les Dobrowski, avant d'être le lendemain, déguisée en dame Dobrowska au bras de son « mari » (Dobrowski lui-même, donc), conduite par le train *via* Semlin à Agram (le nom allemand de Zagreb, alors en Autriche) ; Nouryé chez les Lorévitch, où l'on sable le champagne ; Mirièrne chez les Spirelly – une table élégamment servie réunit les proches, et le grand capitaine blond les rejoint pour la saluer. À l'aube, les deux dernières doivent passer ensemble le poste frontière autrichien de Chabatz, en voiture fermée et munies de passeports serbes.

### *Un pont sur le Danube*

En gare de Belgrade, l'*Orient-Express* peut continuer vers l'Italie *via* Agram, mais une « coïncidence » – comme on dit alors pour une correspondance – permet de prendre une ligne « adjacente » se dirigeant vers l'Autriche-Hongrie : vers Budapest, puis Vienne. C'est le trajet emprunté par le *Conventionnel*. C'est celui que prend, à l'aube du dimanche 21 janvier, Zennour *alias* M<sup>me</sup> Dobrowska, doublée d'un honorable époux qui la laisse en salle d'attente, le temps d'aller seul faire viser les passeports. Le supposé couple s'engouffre dans un wagon de première classe. Zennour reprend donc le voyage ferroviaire où il avait été interrompu dix jours plus tôt, ultime pied de nez aux forces hostiles.

Après la traversée d'un pont sur le Danube, voici Semlin, où les douaniers ne font pas de complications. Le *Conventionnel* poursuit sa route à travers la Croatie, sans encombres jusqu'à la capitale, Agram, citée encore très serbe, parcourue par des foules élégantes au rythme de musiques militaires. Étape à l'hôtel. Zennour, malgré la fatigue, est profondément impressionnée par la première bourgade européenne vue en plein jour, en pleine activité, et sans aucune femme voilée.

Pendant ce temps, Nouryé et Mirièrne, en compagnie de la vraie M<sup>me</sup> Dobrowska et du capitaine Magritch, circulent à petit trot vers Chabatz, sur des routes peu carrossables, à l'ouest de Belgrade, où ils arrivent en soirée, pris en charge par l'une des belles-sœurs du docteur. Quinze heures de voiture cette fois, qui ne sont pas sans risques, évidemment. Quelques kilomètres après la capitale, les phares d'une automobile aux armes de la Cour les ont rattrapés, dépassés, arrêtés.

Fausse alerte, finalement : le prince Georges<sup>37</sup>, mis dans le secret, voulait simplement leur présenter ses hommages et leur souhaiter bon voyage.

Halte dans une auberge, avant de reprendre la course. Une pluie fine accompagne l'ascension d'une route sinueuse et forestière, jusqu'à Obrenovatz, bourg sur la Tamnava, non loin de la Save, presque continuellement suivie. Il faut ensuite attendre la nuit pour rouler sans arrêt jusqu'à la frontière, sur une mauvaise route crevassée et boueuse, avec des pauses pour laisser reposer les chevaux. Seuls bruits du galop et des claquements de fouet, amortis sous la neige qui tombe. Voici Chabatz. Au fond d'une cour est la maison de la sœur aînée de M<sup>me</sup> Dobrowska, une dame Nathalie Moraneff. Nouryé et Mirième y trouvent une dépêche d'Agram leur annonçant l'arrivée à bon port de Zennour. On fait fête aux nouvelles arrivées, d'autant que sont déjà là le docteur Mirovitch, qui a soigné Zennour au Grand-Hôtel, et le banquier Spirrelly. Ce dernier remet à Nouryé une lettre d'Ivan Lorévitch – l'un des Serbes qui n'a pas suivi. Sa lecture agace visiblement la jeune femme, selon Mirième, qui demande :

– Qu'as-tu ? Pourquoi te tourmentes-tu ?

– Il raconte que nous sommes surveillées, poursuivies, découvertes ; recommande encore d'être très prudentes, qu'un danger nous menace sur les bords du fleuve. N'est-ce donc pas encore fini ?

Tout péril n'est pas écarté en effet, mais le docteur les rassure, tandis qu'un feu de charbon se consume dans une haute cheminée de faïence coloriée. L'urgence est de dormir un peu jusqu'à 3 heures du matin ; il suffira d'avoir traversé la Save avant l'aube pour que la menace soit vraiment vaincue.

Le lendemain, il gèle dans la nuit sans lune quand, sous les flocons, trois voitures emportent les clandestines et leurs alliés jusqu'à l'embarcadère, où stationne le bateau à prendre. Le petit groupe s'aventure sur la passerelle d'accès. À la lueur d'une mauvaise lanterne, le douanier, mal réveillé, examine rapidement les huit passeports serbes qui lui sont tendus. Embarquement. Vingt minutes plus tard, sur la rive croate, nouveau contrôle des papiers. Le fonctionnaire de douane est distrait, peu zélé, sa vérification des papiers bâclée. Le train se met en

---

<sup>37</sup> Selon Mirième, car Nathalie Georgevitch qui rapporte également cette anecdote, nomme Alexandre, le prince cadet.



Zennour (à gauche) et Nouryé,  
enfants, à Constantinople  
(Coll. Taha Toros, Istanbul)



Zennour (deuxième en partant de la gauche) et Nouryé (à droite),  
avec des amies  
(Cliché Abdullah frères, Istanbul, 1904, coll. Taha Toros, Istanbul)

## *Deux Turques à Paris*

Le 11 juin 1906, Pierre Loti s'installe à Paris pour quelques jours. Comme d'habitude, il tient son journal intime : « Je suis en plein succès, pour les *Désenchantées*. Les pauvres Désenchantées, Nouryé, Zennour, c'est une émotion étrange de les retrouver là, dans leur petit appartement parisien. » Elles le reçoivent en effet, rue Galilée, dans le logement que Renée Vivien leur a octroyé.

Alors que les fugitives se trouvaient encore à Belgrade, elles ont repris contact avec l'écrivain. Dès leur arrivée à Nice, il leur a dépêché pour émissaire leur ami commun Laurent Masméjean, ainsi que son ami le docteur Rousseau dont un petit poème, en hommage aux noires prunelles de Nouryé, est daté de cette ville, le 2 février. Mais les anciennes habitudes de discrétion ont perduré. Une correspondance codée s'en est suivie, adressée aux « demoiselles Ianovitch », à « Mesdemoiselles Janowitch ». L'intermédiaire Masméjean s'en est exaspéré : « Et puis ce nom de conspirateur serbe dans cette ville idiote de Nice ! » Pour correspondre avec Nouryé, même son père devait libeller ses enveloppes à « M<sup>lle</sup> Yovanovitch ». Ce pseudonyme renvoie à l'œuvre même de Pierre Loti : il fait écho à l'héroïne d'un de ses récits monténégrins, paru en 1881, « Pasquala Ivanovitch »<sup>40</sup>.

Nouryé n'a pas cessé, depuis son arrivée dans la capitale, de découvrir avec émerveillement ses squares ensoleillés, la verdure du bois de Boulogne, mais aussi un air peu parfumé, le chaos d'une métropole, l'affolement grégaire : « Trop de véhicules, de voitures aux chevaux maigres, des automobiles criardes, des camions lourds, des cyclistes, des cavaliers, des piétons, des tramways sans chevaux, et des omnibus grands comme des maisons ! » Les fiacres se fauflant parmi

---

<sup>40</sup> En feuilleton dans *Le Temps* d'octobre 1881, puis en volume dans *Fleurs d'ennui* (1882).

les encombrements lui ont révélé les monuments emblématiques, les églises, les ponts sur la Seine grise, les vitrines de fleuristes et leurs petites bouquetières (parce que dans son pays, on cueille peu les fleurs, on ne les coupe pas). Nouryé a été frôlée par la nostalgie : « Jusqu'à ce jour, j'ai vécu dans le bonheur que donnent les bibelots de nacre et les broderies d'or. J'ai goûté la mélancolie des chansons persanes d'Asie. J'ai lu le *Gulistan*<sup>41</sup> dans le décor fantastique de nos jardins ; Kayâm et Saadi m'ont ravie par leurs chants, et les clairs de lune sur le Bosphore ont enchanté ma jeunesse. Maintenant, j'ai la triste joie d'avoir recommencé ma vie. Les "recommencements", quelle tristesse ! » Conquérante, Nouryé considère pourtant cette épreuve, ses fièvres, ses doutes, comme une chance : « Je me sens vivre. J'arrive même quelquefois à plaindre ceux qui ne peuvent plus mettre dans leur vie un peu de renouveau. Je ressens aussi la joie d'avoir échangé mon bonheur paisible et monotone pour l'agitation incohérente des foules. »

Zennour et Nouryé ne sont plus filles Noury bey. Ayant promptement adopté l'usage du patronyme français du grand-père Rehad, elles sont dames de Blosset de Châteauneuf, devenues deux personnalités publiques. L'audace de leur acte et la publicité que la presse en a faite n'en sont pas les seules raisons. Elles sont désormais liées au sort d'un roman, qu'elles ont appelé de leurs vœux durant les rencontres secrètes de Stamboul, et dont elles sont devenues les héroïnes. Le lien, Zennour le tisse en ajoutant de sa main, à la dernière page d'un exemplaire des *Désenchantées*, le mot « Fin », suivi de la date « 8 janvier 1906 », leur fuite constituant ainsi, à ses yeux, l'exclusif épilogue du roman. Loti a rempli son contrat ; il a écrit le « roman des harems turcs contemporains » – c'est le sous-titre. Zennour et Nouryé sont encore à Nice lorsqu'en commence le feuilleton, dans la *Revue des Deux Mondes*, toutes les deux semaines, du 15 mars au 15 juin 1906, avant de devenir volume dans les vitrines de librairies, le 11 juillet : roman de l'été, *best-seller* à part entière, deuxième vente de l'auteur après son *Pêcheur d'Islande* breton, vingt ans plus tôt.

La publication parallèle des souvenirs de Nouryé, dans *Le Figaro* des 19 et 27 février, puis du 5 mars, dix jours avant le roman, n'est pas due au hasard : c'est Loti qui a transmis les articles au directeur du quotidien, Gaston Calmette, après les avoir lus et corrigés, Nouryé

---

<sup>41</sup> *Le Jardin des roses*, du poète persan Saadi.

## ÉPILOGUE

Un soir de l'automne 1910, Pierre Loti est à Stamboul, lorsque le soleil déclinant dessine sur le mur de son appartement les ombres des treillages d'une fenêtre. Ses yeux se portent sur des versets coraniques dans leur cadre doré, auquel est accroché un bouquet de chardons bleus (déposé, quelques semaines plus tard, au pied de la stèle rapportée en 1905 dans sa « mosquée » de Rochefort). Fugitivement serein, mais étonné de l'être, l'écrivain s'interroge alors : « C'est vraiment très turc, chez moi, très gentil, tout à fait ce que ma fantaisie avait souhaité... Et puis après ? » La page de son livre *Suprêmes visions d'Orient* qui relate cette interrogation mélancolique est sans doute, selon Franc-Nohain, « la plus douloureuse de Pierre Loti, où toutes les trois lignes, reviennent, froids, terribles, ces trois pauvres mots : *Et puis après ? Et puis après ?...* »

Ces lignes font écho à un passage des *Désenchantées*. Le héros, André Lhéry, les yeux fixés sur la ligne noire des cyprès bordant un cimetière, exprime son soulagement à l'idée que la tombe de la petite aimée de jadis est désormais réparée, confiée à des musulmanes, dont les soins pieux pourront prolonger l'existence, quelques années encore. Et il formule cette interrogation existentielle : « Et puis après ? Est-ce que ça empêcherait cette période de vie, ce souvenir de jeunesse et d'amour, de s'éloigner, de tomber toujours plus effroyablement dans l'abîme des temps révolus et des choses qui sont oubliées de tous ? » Et puis après ? Comme dans un poème du poète persan du XI<sup>e</sup> siècle, Omar Khâyyam : « Tous les plaisirs, les avoir voulus... Et puis ? Tous les livres, les avoir lus... Et puis ? »

Après ? Reste un gros volume de 435 pages, roman à turqueries et truqueries, dans la manière d'un bal masqué orientaliste, « histoire mêlée de Shakespeare et de Marivaux, musique de Mozart (*L'Enlèvement au sérail*) », selon Léon Daudet, mais qui s'est vite imposé à sa parution comme l'un des *best-sellers* de l'année éditoriale 1906 et qui a continué,

des décennies durant, d'être lu, relu, réédité, traduit. *Les Désenchantées* sont certes le résultat d'une duperie, d'une supercherie, d'une mystification, d'une imposture, d'un canular, d'un complot – quel est le mot le plus juste ? On s'y perd même à vouloir savoir qui est faussaire, qui est complice, qui est victime. Le « faux », Loti lui-même le signe en s'attribuant l'essentiel des lettres reçues, mais, prédateur, il n'en est pas moins la proie et la victime dont on mesure avec difficulté la part d'acquiescement. Tant crédulité et duplicité restent difficiles à démêler. Certes, on l'a trompé, mais de qui, de quoi a-t-il été dupe, s'interrogea un jour son ami Louis de Robert ? De son âme de poète, de cette force d'illusion qui était en lui, du décor, du pays, du mystère pour lequel il avait une prédilection ? « Non, le ridicule qui s'attache toujours à un homme mystifié ne le diminue pas à mes yeux. Est-ce que le ridicule gâte Don Quichotte ? »

Lorsque *La Vie heureuse* du 15 octobre 1908 annonce qu'à Stamboul une femme a harangué une foule de 5 000 personnes, qu'une autre a fondé un comité féminin de propagande constitutionnelle, la rédaction du magazine commente : « Toutes celles de nos lectrices qui ont lu *Les Désenchantées* s'intéresseront à ce curieux mouvement. » Quand la revue turque *Servet-i-Funun* du 26 février 1920 rend hommage à Pierre Loti, le grand ami politique des Turcs est bien perçu comme ayant été le défenseur de leurs épouses et de leurs filles : « Que de femmes prononcent aujourd'hui avec reconnaissance votre nom et contemplent votre image ! », écrit Rouchen Echref bey. Et lorsqu'en avril 1935, l'Alliance internationale des Femmes tient son congrès à Stamboul, après que les féministes ont été reçues très solennellement au palais de Dolma-Bagtché, c'est un pèlerinage symbolique qu'elles décident de faire : elles se rendent sur la tombe d'Aziyadé.

Après tout, le prénom d'Aziyadé cachait déjà un programme peu fortuit : Aziyadé dérive du mot persan « *azâd* », lui-même d'origine arabe, qui signifie « libre », « liberté », « libéré » – dans l'ancien turc, on employait ce terme pour désigner une esclave à laquelle on octroyait l'affranchissement : « *Azadé* ». Loti a rajouté ce prénom qui signifie « quelqu'un qui a gagné sa liberté » sur le faire-part de la mort de Djénane : Aziyadé-Djénane. La journaliste bretonne Marie Salonne (1878-1974), qui a découvert le féminisme en 1905, signe dès lors ses chroniques féministes « Djénane ».

Et puis, après ? Que sont devenues les autres protagonistes de cette aventure ?

## TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE .....	5
RENDEZ-VOUS CLANDESTINS À STAMBOUL .....	9
Souvenirs d'Aziyadé .....	11
Lettre anonyme .....	14
Trois énigmes noires .....	16
Les deux sœurs .....	20
Un Occident de mots .....	24
Les comploteuses .....	27
Le troisième « fantôme » .....	31
Une sombre esclave abyssinienne .....	35
Lettres de Smyrne .....	38
Ramadan .....	42
À bord du <i>Vautour</i> .....	43
Pour l'honneur de l'islam .....	45
Péra-bouffe .....	47
En <i>caïque</i> .....	49
Humeurs de sultan .....	52
Leyla .....	54
Cimetière, plage et palace .....	57
Le grand départ .....	61
Naissance d'un roman .....	64
Oppression .....	67
« À mes sœurs musulmanes » .....	68
LA FUITE .....	73
Gare de Sirkedji .....	75
Mirième .....	76

Compte à rebours .....	79
En état d'arrestation .....	83
Belgrade, Grand-Hôtel .....	89
Une affaire politique .....	93
Asiles enneigés .....	95
Diplomatie française .....	100
Un pont sur le Danube .....	103
Venise, la liberté .....	106
Censure ottomane .....	108
Les hauteurs de la ville .....	109
« Notre évasion du harem » .....	112
Au nom de la grande solidarité féminine .....	115
<b>PAROLES DE FEMMES</b> .....	<b>121</b>
Deux Turques à Paris .....	123
L'égérie de Gif-sur-Yvette .....	126
Exil à Fontainebleau .....	130
Le secret de Zennour .....	132
Rodin .....	133
Le sens d'une évasion .....	139
Les pionnières .....	141
Malaise social .....	146
Embarras musulmans .....	149
Découvrir l'Europe .....	154
Chez Loti .....	160
Parents orphelins .....	163
Drame sur le Bosphore .....	168
Ladislav .....	169
Miss Ellison, journaliste militante .....	171
Scènes de la vie londonienne .....	174
Les suffragettes .....	175
Doublement désenchantée .....	177
Tout savoir sur Leyla .....	181
La mystification .....	185
« Mon tcharchaf est prêt » .....	191
<b>ORIENT-OCCIDENT</b> .....	<b>195</b>
Tripolitaine .....	197
Aux côtés des femmes turques .....	200
Plaidoyer pour les « désenchantées » .....	204

*TABLE DES MATIÈRES*

Grande Guerre .....	206
Un musicien raffiné .....	209
Le temps des controverses .....	211
Les secrets d'un Secret .....	213
La coupable .....	216
Combats de femmes .....	218
Nouryé .....	221
ÉPILOGUE .....	225
LEXIQUES .....	229
SOURCES, BIBLIOGRAPHIE .....	233
REMERCIEMENTS .....	236